

EFFETS SUR LE LEXIQUE DES MÉCANISMES DE LA MÉTONYMIE ET DE LA MÉTAPHORE

**Colette CORTÈS,
C.I.E.L., Université de Paris 7**

Introduction

1. Définitions de la métonymie et de la métaphore. De la rhétorique aux opérations sous-jacentes au discours.
 - 1.1. De la rhétorique classique à Jakobson.
 - 1.2. Opérations énonciatives dans les expressions figuratives.
 - 1.3. Mécanismes sous-jacents propres à la métonymie et à la métaphore.
2. Métonymie et métaphore dans le lexique.
 - 2.1. Métonymie et lexique
 - 2.1.1. La lexicalisation métonymique
 - 2.1.2. Exemples de métonymies lexicalisées.
 - 2.2. Métaphore et lexique
 - 2.2.1. La lexicalisation métaphorique
 - 2.2.2. Exemples de métaphores lexicalisées.
 - 2.2.2.1. Métaphores nominales lexicalisées
 - 2.2.2.2. Lexicalisation de métaphores filées

3. La métonymie et la métaphore comme fondements théoriques de l'approche des modèles cognitifs de George Lakoff.
 - 3.1. La perspective objectiviste vs le réalisme "expérientiel".
 - 3.2. L'approche des modèles cognitifs de George Lakoff.
 - 3.2.1. Mécanismes de construction des concepts.
 - 3.2.2. Mécanismes de structuration des champs catégoriels.
 - 3.3. Le rôle de la métaphore et de la métonymie dans les modèles cognitifs de George Lakoff
- Conclusion.

INTRODUCTION

La rhétorique bénéficie d'un regain d'intérêt de la part des linguistes, non pas comme fondement de l'éloquence, qui, restant synonyme de manipulation, ne saurait faire l'objet d'une étude scientifique avouable, mais en tant que système de règles susceptible de servir d'aiguillon et de matériau à la réflexion. Si le dialogue est possible entre linguistique et rhétorique aujourd'hui, c'est parce que la linguistique a parcouru, depuis environ vingt ans, un chemin qui la rapproche des préoccupations de la rhétorique : la pragmatique resitue le message dans le cadre d'un échange entre partenaires en prêtant une attention particulière aux problèmes de l'illocutoire; la linguistique cognitive fait l'hypothèse que la catégorisation linguistique n'est pas séparable d'une expérience que les locuteurs ont du monde à travers leurs sens et en fonction d'une finalité propre ; les travaux conjoints de linguistique et de psychanalyse permettent de formuler des hypothèses sur les processus de construction du sens. Cette linguistique moins désincarnée, ouverte à d'autres disciplines, rejoint la rhétorique sur son terrain, celui du langage en acte(s), mis en oeuvre par des êtres humains en fonction de leur perception, de leurs besoins, etc. Elle apporte un début de clarification à un débat très ancien. En témoignent les figures de la métaphore et de la métonymie, qui reçoivent aujourd'hui une définition linguistique homogène, à travers les travaux de linguistes très différents. Le

but de cet article est de faire apparaître la cohérence de la réflexion linguistique sur ces deux phénomènes, traités paradoxalement tantôt comme effets, tantôt comme sources de mécanismes de langue par des auteurs tels que Jakobson, Eco et Lakoff par exemple.

Nous montrerons, dans un exposé des travaux sur la métonymie et la métaphore qui respecte à peu près la chronologie, comment s'élabore peu à peu une définition linguistique homogène convaincante (chapitre 1), puis nous verrons ce qu'elle implique pour la description des phénomènes métonymiques ou métaphoriques dans le discours tropique et surtout dans le lexique (chapitre 2). Enfin, nous nous demanderons si la métaphore et surtout la métonymie sont en mesure de jouer le rôle de principe théorique qui leur est attribué par certains linguistes (chapitre 3).

1. DÉFINITIONS DE LA MÉTONYMIE ET DE LA MÉTAPHORE. DE LA RHÉTORIQUE AUX OPÉRATIONS SOUS-JACENTES AU DISCOURS

1.1. DE LA RHÉTORIQUE CLASSIQUE À JAKOBSON

Pour la rhétorique classique, notamment dans la mouvance de Quintilien, la métonymie et la métaphore sont des tropes.

Selon Patrick Bacry (1992) : "Le mot trope (mot masculin) se rattache à la racine d'un verbe grec (trepô) qui signifie "tourner". Le terme grec tropê signifie "ce qui tourne", "ce qui change de sens", c'est-à-dire aussi bien de direction que de signification.(...) Ce terme a été utilisé, depuis l'Antiquité, pour désigner les figures qui semblent faire qu'un mot change de sens". (p 9) Notant "que, à strictement parler, il n'y a que deux véritables tropes: ce sont la métaphore et la métonymie", (p. 10) Patrick Bacry classe la métaphore parmi les figures de la ressemblance, avec la comparaison, qui se caractérise par la présence du mot "comme", la personnification, l'allégorie et la prosopopée. Quant à la métonymie, il la considère comme une

figure du voisinage, au même titre que la périphrase, l'euphémisme, le pléonasme, l'hendiadys et la syllepse. Non seulement, il attache une importance toute particulière à la métaphore et à la métonymie, mais il en fait les prototypes de deux familles de tropes.

Pour le traitement linguistique de la métonymie et de la métaphore vives, la question se pose de savoir quel est le niveau d'analyse pertinent de ces phénomènes. A priori, il y a trois solutions :

- 1) le trope produit un changement de sens au niveau d'un mot. Cette solution est à rejeter immédiatement car elle confond métonymie ou métaphore vives et métonymie ou métaphore lexicalisées (cf. chapitre 2).
- 2) le trope serait l'effet d'un emploi particulier d'un terme, dans des conditions spécifiques. Dans ce cas, le trope vivant doit pouvoir se ramener à un mécanisme régulier de construction des énoncés ; il importe alors de définir la spécificité de la construction tropique sur le plan sémantique et syntaxique.
- 3) s'il existe une construction tropique qui a sa syntagmatique spécifique en surface, elle doit correspondre à un processus sous-jacent qui lui est propre.

Cette dernière hypothèse, qui va de pair avec le classement très abstrait des tropes en deux types, le type "métaphore" et le type "métonymie", trouve son fondement scientifique dans une étude de Roman Jakobson sur les aphasies, qu'il ramène à deux types de troubles, en quelque sorte les troubles métaphoriques et les troubles métonymiques :

«Toute forme de trouble aphasique consiste en quelque altération, plus ou moins grave, soit de la faculté de sélection et de substitution, soit de celle de combinaison et de contexture. La première affection comporte une détérioration des opérations métalinguistiques, tandis que la seconde altère le pouvoir de maintenir la hiérarchie des unités linguistiques. La relation de similarité est supprimée dans le premier type et celle de contiguïté dans le second. La métaphore devient impossible dans le trouble de la similarité et la métonymie dans le trouble de la contiguïté.»

Ainsi la métaphore et la métonymie ne sont plus traitées seulement comme des effets dus à des emplois particuliers de la

langue, mais comme des mécanismes constitutifs du langage, le mécanisme de similarité et le mécanisme de contiguïté. Le travail de Jakobson jette les bases d'une véritable linguistique de la métaphore et de la métonymie, que J-C Milner (1989) justifie, sur le plan structural, par la nature syntagmatique et paradigmaticque du langage :

«Selon Leibniz, il y a entre les choses du monde deux types de rapports essentiels, les rapports de coexistence (choses qui peuvent être ensemble en un même instant, mais pas en un même lieu) et les rapports de succession (choses qui peuvent être dans un même lieu, mais pas au même instant). Dans la langue, le répondant de l'instant sera la place ou la position linguistique d'un atome, le répondant du lieu sera le syntagme, ou molécule composée d'atomes. On aura ainsi des éléments atomiques qui pourraient apparaître dans la même position, mais pas dans le même syntagme : c'est la relation paradigmaticque (en toute logique, le paradigme est donc une forme de co-existence) ; on aura des éléments qui peuvent apparaître dans le même syntagme mais pas dans la même position: c'est la relation syntagmaticque.(...) Prise au sérieux, cette position a de grandes conséquences ; on en déduit notamment la théorie de la métaphore et de la métonymie. Pour bien la comprendre, il faut la présenter ainsi : non seulement le langage est un objet susceptible de métaphore et de métonymie, mais il n'est susceptible que de cela. Pourquoi? Parce qu'en fait la métaphore et la métonymie sont les seules lois de composition interne qui soient possibles là où seules les relations syntagmaticques et paradigmaticques sont possibles.» p 390.

Les "lois de composition interne" dont J-C Milner parle ici sont des relations très abstraites qui permettent de créer des relations non inscrites dans la paradigmaticque et dans la syntagmaticque des unités de langue, des relations qui bouleversent cette syntagmaticque et cette paradigmaticque:

- on peut considérer que dans une métaphore ("des vacances fécondes"), le locuteur crée un syntagme inattendu en reliant des unités de langues appartenant à des paradigmes hétérogènes, c'est-à-dire à des paradigmes qui ne présentent entre eux aucune relation d'isotopie.
- dans une métonymie, comme "Bonn a établi des relations diplomatiques avec la Lituanie", le locuteur construit un paradigme particulier, où "Bonn" est mis pour : "le gouvernement de l'Allemagne qui a son siège à Bonn".

Dans la métaphore, on observe une projection sur l'axe syntagmatique d'un rapport de similarité entre deux paradigmes non isotopes, et, dans la métonymie, une projection sur l'axe paradigmatique d'un rapport de contiguïté entre une institution et le lieu où elle se situe par exemple.

Avec les relations paradigmatique et syntagmatique, le langage dispose en fait de trois types de constructions fondamentales :

- la relation simple, sur laquelle se construit une relation syntagmatique conforme à une isotopie entre les unités de paradigmes différents ("Mon camélia fleurit à Noël").
- la relation décalée par projection sur l'axe syntagmatique d'un rapport de similarité entre deux paradigmes non isotopes (métaphore : "l'orateur pourfend son adversaire".),
- la relation décalée par projection sur l'axe paradigmatique d'un rapport de contiguïté (métonymie : "les cols bleus ont le sens de la solidarité").

Il y a bien lieu de traiter le principe de similarité et le principe de contiguïté comme des processus constitutifs du langage, mais ce ne sont pas des processus simples et ils s'opposent en cela à la combinatoire des unités. Ce sont des processus secondaires, décalés par rapport à la construction d'énoncés simples, nécessitant un travail supplémentaire d'encodage et de décodage. Au niveau de l'encodage, le travail consiste en une projection d'un raccourci issu du rapport de similarité sur l'axe syntagmatique (métaphore) ou en une projection d'un raccourci issu du rapport de contiguïté sur l'axe paradigmatique (métonymie). Parallèlement, au niveau du décodage, l'interprétant se trouve devant un travail supplémentaire de reconstruction du sens.

La tradition rhétorique est parfaitement consciente du fait que le décalage structural se double ici d'un décalage sémantique puisqu'elle associe la notion de trope à celle de sens figuré. Dumarsais (1730) en atteste : «quand on prend un mot, dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre» (Des tropes, Paris, 1730, Flammarion, 1988, p. 69). Mais s'il est bien dans la nature même du trope d'introduire le sens figuré, la

valeur du sens figuré pour l'interprétation est jugée diversement selon les auteurs. Michele Prandi (1992) montre comment Fontanier et Dumarsais s'opposent sur ce point :

«La notion de figure sur laquelle Fontanier fonde la différenciation des tropes est une notion substitutive qui reçoit une définition négative. D'une part, une expression linguistique n'est considérée comme une figure que dans la mesure où elle remplace une contrepartie neutre à laquelle elle s'oppose virtuellement. D'autre part, l'univers des figures se définit non pas positivement, comme un ensemble d'expressions linguistiques partageant un certain nombre de propriétés, mais négativement, comme l'ensemble des expressions s'écartant de l'usage "simple et commun".(M. Prandi 1992 p 110-111).

"Les définitions négatives de la figure sont repoussées par Dumarsais au nom de la continuité du domaine linguistique. Une définition opposant la figure à "la manière simple et commune de parler" serait tautologique si la parole commune ignorait les figures: en ce cas, on se limiterait à dire que "les figures sont les figures, et ne sont pas ce qui n'est pas figuré."; mais elle est fautive si, comme c'est précisément le cas, "il se fait plus de figures en un seul jour de marché à la halle qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques". (Ibidem p 114).

"Dumarsais définit la figure non pas négativement comme un écart et une absence, mais positivement, comme l'investissement d'un surplus de moyens, formels ou sémantiques dans le processus de signification. (...) La présence d'une élaboration formelle supplémentaire par rapport à la simple articulation du contenu caractérise en bloc la totalité des figures en même temps qu'elle identifie, sur la base de sa configuration spécifique, chaque espèce de figures. (...) Sur la base d'une telle définition, c'est le domaine non figuré qui apparaît comme un domaine résiduel, caractérisé négativement par l'absence de figure.» (Ibidem p. 116).

Au décalage structural de la métaphore et de la métonymie correspond, sur le plan du décodage, un décalage interprétatif. Pour l'interprétant, la figure est le signal d'un investissement du locuteur qu'il lui faut analyser comme un supplément de signification.

Ce qui caractérise, pour Michele Prandi (1992), le domaine figuré c'est la présence dans le discours d'un conflit conceptuel qui est l'indice du décalage structural et sémantique et qui nécessite, de la part du récepteur, un travail supplémentaire d'interprétation, aboutissant à un apport nouveau de signification.

Prenons un exemple de métaphore dans une nouvelle de Maupassant, où Schopenhauer est défini comme "cet homme mordant et déchirant les idées et les croyances d'une seule parole" : on peut estimer que "mordre" et "déchirer" se substituent ici à "contester, rejeter". Selon la définition substitutive négative de Fontanier, l'interprétant, condamné à une sorte de passivité d'esthète, se contenterait d'enregistrer un écart par rapport à la forme neutre : "cet homme contestant et rejetant les idées et les croyances d'une seule parole". Selon la définition de M. Prandi, qui correspond à la vision positive que Dumarsais a de la figure, l'interprétant a un rôle actif : le conflit de domaine entre "mordre/ déchirer" et "idées/ croyances" est le signal qui déclenche un processus d'interprétation complexe, dans lequel l'interprétant est invité à mesurer la distance entre les deux domaines et à évaluer l'apport du décalage investi.

L'opposition entre les deux visions du domaine figuré personnifiées ici par Fontanier et Dumarsais a eu pour effet une véritable révolution dans le petit monde des tropes : avec Dumarsais, le trope n'est plus une opération en creux, mais une opération en relief. Or c'est nécessairement sur l'identité positive du trope que se fonde la réflexion linguistique si elle veut intégrer la proposition de Jakobson et faire des processus métaphoriques et métonymiques des opérations fondamentales de création du sens.

Opérations fondamentales certes, mais aussi, comme nous l'avons vu, opérations décalées ; c'est la nature de ce décalage que nous allons maintenant tenter de saisir en essayant de définir les mécanismes de construction du "sens figuré". Nous préciserons en 1.2. s'ils nécessitent des opérations énonciatives spécifiques, et en 1.3., quelle est la nature de la relation entre les termes du conflit conceptuel dans le cadre de la métaphore et de la métonymie.

1.2. OPÉRATIONS ÉNONCIATIVES DANS LES EXPRESSIONS FIGURATIVES

A partir de la définition positive des tropes réanalysés comme des sortes de conflits conceptuels, M. Prandi fixe les conditions de leur interprétation :

«La spécificité des tropes réside (...) dans la connexion spécifique et systématique entre l'imposition d'un seuil minimum d'inférence, la présence d'un conflit conceptuel dans l'articulation de l'énoncé, la localisation grammaticale et fonctionnelle de ce conflit, et la forme interne que sa grammaire lui confère. Autrement dit, la spécificité du trope nous renvoie aux paramètres structuraux de son articulation linguistique, qu'il s'agira maintenant d'envisager en tant que critères attribuant au travail d'interprétation de chaque famille de tropes un seuil minimum spécifique :

- la famille d'appartenance du trope envisagé - trope d'usage, trope d'invention, trope substitutif ou trope irréversible d'une part, synecdoque, métonymie et métaphore de l'autre - ;
- la fonction que le trope remplit dans la structure de l'énoncé - désignateur, nom prédicatif, verbe, notamment - ;
- et finalement, la structure encadrant l'interaction conceptuelle entre teneur et véhicule.

Le partage des tâches entre les paramètres structuraux et les facteurs discursifs est défini par la nature même de l'acte d'interprétation: les conditions contextuelles suggèrent la quantité de travail inférentiel occasionnellement pertinent pour un acte d'interprétation donné à partir d'un seuil inférieur imposé indépendamment des conditions d'emploi, par les facteurs structuraux.» (Ibidem p. 229).

On le voit, M. Prandi distingue, dans le signal fourni par le trope, les marquages structuraux, liés à la nature du trope, toujours fondés sur un conflit conceptuel, et les marquages contextuels et discursifs, qui jouent aussi un rôle essentiel dans la calcul interprétatif. Il nous semble que c'est la nature du conflit conceptuel central du trope qui induit une analyse particulière de sa construction énonciative influant sur l'interprétation des marquages contextuels et discursifs.

Le conflit conceptuel est marqué formellement par ce que G. Lüdi appelle une "incongruence" sémantique entre des termes reliés sur l'axe syntagmatique : normalement, on ne mord pas des idées et un col n'a aucun sens de la solidarité. Pour Benvéniste, la relation conflictuelle, l'"incongruence", établie par le trope atteste d'une opposition entre le plan sémantique et le plan sémiotique. Mais dans son travail sur le sens figuré, I Tamba-Mecz remet en cause cette distinction :

«Quand, par exemple, Albert Camus écrit: *les vagues jappent* ou *les mythes sont des masques*, il confère à *japper* dans le premier, et à *masques* dans le deuxième une signification figurée issue respectivement d'une relation d'agent à procès posée entre *vagues* et *japper* et d'une relation d'identification établie entre *mythes* et *masques*. Or ces relations contredisent l'ordre sémiotique qu'impose le code lexical du français. (...) On en vient donc à reconnaître au discours "un mode spécifique de signifiante" que Benvéniste appelle *sémantique* pour le différencier de celui propre à la langue qu'il qualifie de *sémiotique*. Et à partir de là, la dichotomie sens propre/ sens figuré de la théorie tropologique est convertie en une dichotomie *sens sémiotique/ sens sémantique*. Lorsqu'un mot évoque dans un emploi de discours le sens qu'il a en langue en tant que signe lexical, c'est-à-dire lorsqu'il y a congruence de ses sens sémiotique et sémantique, on lui attribue un sens propre. En cas de divergence, sa signification sera dite figurée. C'est ainsi que dans les exemples précédents de Camus, *japper* et *masques* représentent le *pôle figuré*, tandis que *vagues* et *mythes* représentent le *pôle propre* de la figure. (...) Mais c'est oublier que le sémiotique des langues naturelles est issu du sémantique et qu'il y renvoie, n'arrivant à s'en détacher que partiellement, comme l'atteste d'ailleurs l'homonymie des unités de signification propres à ces deux ordres». (Le sens figuré. p 139- 142.)

Pour sortir de cette difficulté, I. Tamba propose de considérer l'ensemble de la construction figurative et de lui attribuer la valeur d'un "construit énonciatif" original :

«Si l'on veut éviter le hiatus qui, selon Benvéniste, existe entre le monde clos des signes et celui, ouvert, des mots agencés dans des phrases, il faut, contrairement à ce qu'affirme ce linguiste, qu'il y ait une transition du signe à la phrase. A n'envisager que les deux extrémités d'un acte énonciatif, on a certes l'impression d'une rupture entre le point de départ sémiotique et le point d'arrivée sémantique. Mais n'en va-t-il pas de même pour tous les processus de transformation qui, pas des séries de réactions contrôlées, font passer d'un matériau à un produit. Il semble possible de reconstruire, d'une manière analogue, par une série récurrente (au sens mathématique de cette expression) d'opérations énonciatives contrôlées, le passage continu du sémiotique au sémantique. Ce faisant, on considérera la signification figurée comme un «construit énonciatif» qui n'est plus la somme de ses éléments constitutifs, mais un produit sémantique de synthèse, doté de propriétés que ne possède aucun de ses termes. Et l'on évitera de la sorte de concentrer sur un élément de la figure, la signification figurée qui appartient seulement à l'ensemble de la construction.

(...) On se souvient que toute figure comporte un terme (simple ou composé) construit de telle manière qu'il articule le reste de l'énoncé à un

réfèrent situationnel précis. Un «objet» extra-linguistique est ainsi évoqué avec toutes les propriétés physico-culturelles qui lui sont attachées conventionnellement. Ce repère énonciatif fondamental correspond, on s'en serait douté, au terme de sens propre à partir duquel se définit le sens figuré de l'autre terme dans la conception relationnelle du sens figuré (soit les vagues dans l'ex de Camus). L'énonciateur utilise ici une unité du code lexical pour construire une occurrence de signe et la déterminer sans équivoque ni contestation possibles par rapport à un réfèrent situationnel précis.

L'objet visé, une fois repéré par référence situationnelle, sera soumis à d'autres déterminations par référence contextuelle (*japper* réfère de la sorte son designatum au designatum-denotatum *vagues*). Ces déterminations nouvelles précisent un aspect de l'objet en question. Construite à l'aide des systèmes énonciatifs prédicatifs réguliers, une telle représentation sera déchiffrée tout naturellement, ainsi que l'avait remarqué Dumarsais. Mais comme elle va à l'encontre de ce qu'on sait par ailleurs de cet objet, elle sera mise au compte personnel de l'énonciateur. Plus qu'un sens figuré, c'est donc une signification figurative qu'élabore un énonciateur en la formulant selon les règles énonciatives ordinaires, ce qui la rend perceptible linguistiquement sans préjuger de sa valeur de vérité. (...)

On comprend dès lors pourquoi toute expression figurée renferme - en règle générale- un nom primaire repéré directement par référence situationnelle et mis en correspondance avec une occurrence phénoménale précise. C'est lui qui pose l'existence discursive du réfèrent visé. On comprend également pourquoi ce nom sert également de repère au reste de l'énoncé figuré par référenciation contextuelle, puisque on ne peut construire une valeur référentielle que par un tel enchaînement de relations prédicatives-énonciatives. »

Nous admettons avec I. Tamba que la construction du sens figuré se fait selon les mêmes opérations que la construction du sens ordinaire, mais le conflit, l'incongruence, est le signal qui déclenche un supplément de travail interprétatif et permet de construire l'interprétation "décalée" de l'expression figurative.

Il y a au moins deux façons d'aborder la construction du "sens figuré" et elles nous semblent à l'oeuvre toutes les deux dans l'interprétation de la figure :

- soit selon un modèle compositionnel, qui considère la relation entre substitué et substituende dans le trope ;
- soit selon un modèle holistique, pour lequel le locuteur qui construit une métaphore ou une métonymie ne le fait pas de façon totalement arbitraire; il existe des schémas

métonymiques ou métaphoriques qui guident les choix de l'encodeur et qui aident le décodeur dans son travail d'interprétation. (Nous reprendrons ces problèmes au chapitre 3 où nous exposerons l'hypothèse gestaltiste de G. Lakoff.) Selon ce deuxième modèle, holistique, de construction du sens, le locuteur construit certes le sens de son expression figurative à l'aide d'opérations énonciatives (prédicatives, référentielles...) ordinaires, mais en tenant compte de schémas métaphoriques et métonymiques codifiés ou en tout cas interprétables dans une culture donnée. Le conflit conceptuel central du trope induit la mise en oeuvre de ces schémas codifiés pour l'interprétation de l'expression figurative et de ses marquages contextuels et discursifs.

L'interprétation suppose une double opération apparemment contradictoire avec une analyse détaillée de la figure en substitué et substituende, mais également avec une analyse globale de la figure, qui mobilise notamment des schémas culturels spécifiques en fonction du type de figure. L'analyse de détail correspond à un dédoublement des deux pôles (propre et figuré), l'analyse globale mobilise la double valeur conjointe des deux pôles dans l'interprétation. Ainsi, le lecteur d'une phrase comme "*les vagues jappent*" devra, pour résoudre le conflit conceptuel et ne pas rejeter la construction dans le non-sens, voir une relation particulière entre "*japper*" et "*bruire*" par exemple, mais aussi mobiliser, par exemple, l'image de la gueule ouverte du chien pour interpréter correctement la figure. L'interprétation figurée suppose à la fois un dédoublement et un redoublement des éléments de sens mobilisés par les deux pôles de la figure.

Comme on le voit, le travail de l'interprétant est considérable, mais il offre également une espace de liberté, partiellement codifié, largement exploité par les poètes, qui proposent à chaque lecteur une lecture relativement originale de l'œuvre.

La construction du "sens figuré" métaphorique et métonymique utilise, comme le fait observer I. Tamba, les mêmes structures énonciatives que la construction des

expressions de sens propre, mais elle s'appuie sur des mécanismes sous-jacents particuliers :

- sur le plan structural, la projection sur l'axe syntagmatique d'un rapport de similarité entre deux paradigmes non isotopes (métaphore), ou la projection sur l'axe paradigmatique d'un rapport de contiguïté (métonymie).
- sur le plan sémantique, la mise en oeuvre de schémas codifiés en fonction d'une culture donnée, spécifiques du type de figure.

Ces opérations de construction d'un sens "figuré", ou "décalé", qui impliquent à la fois un dédoublement et un redoublement des éléments de sens mobilisés par les deux pôles de la figure, se coulent ensuite dans des opérations énonciatives ordinaires, qui donnent au discours figuratif la forme d'un discours actualisé, propre à l'élaboration d'une référence complexe, instaurant un jeu entre les deux pôles de la figure, un va et vient entre ce qu'elle contient et ce qu'elle suggère.

Pour traiter de la métaphore et de la métonymie, il est nécessaire de disposer d'un modèle de construction du sens et de la référence capable de rendre compte des tensions entre le pôle propre et le pôle figuré de l'expression tropique.

Il nous reste maintenant à nous demander de quelle nature sont les conflits conceptuels, les incongruences, propres aux mécanismes sous-jacents de la métonymie et de la métaphore.

1.3. MÉCANISMES SOUS-JACENTS PROPRES À LA MÉTONYMIE ET À LA MÉTAPHORE.

Une étude de la métonymie et de la métaphore doit rendre compte des mécanismes tropiques sous-jacents aux énoncés. Elle devra distinguer l'arrangement sous-jacent aux figures de la contiguïté et l'arrangement sous-jacent aux figures de la similarité.

Pour résoudre ce problème, nous nous appuyerons sur le remarquable ouvrage de Marc Bonhomme (1987) : "Linguistique de la métonymie", préfacé par Michel Le Guern, dans lequel le conflit conceptuel sur lequel se fondent la métonymie et la métaphore repose sur une rupture de l'isotopie,

la métaphore mettant en jeu deux domaines parfaitement hétérogènes (relation "d'allotopie"), la métonymie restant dans les limites d'une "cotopie". Nous allons voir maintenant comment M. Bonhomme définit les concepts de cotopie et d'allotopie.

M. Bonhomme réaffirme la nature discursive des tropes et situe la déviance constitutive du trope dans une utilisation en discours de régularité de langues à contre-emploi :

«L'"écart métonymique" (si l'on tient à conserver cette expression) va provenir d'un hiatus intervenant entre ce fait individuel qu'est l'actualisation de la figure et les schèmes de langue qui la sous-tendent. En somme, les réalisations métonymiques trouveront leur solution dans leurs propres bases, logiques et virtuelles- qu'elles nécessitent, mais dont elles s'éloignent obligatoirement, sous peine de ne plus être figuratives et de s'annuler, puisque c'est dans le seul espace Langue-Discours que la figure peut se créer et s'interpréter». p 29.

Pour rendre compte de la métonymie, il va falloir se représenter, pour chaque termes, deux champs, celui où se construisent les relations d'hypo/ hyperonymie, et celui, plus vaste, de la cotopie où se construisent les relations de contiguïté. Cela suggère pour chaque terme plusieurs types de dénnotations. Marc Bonhomme en distingue trois types : la dénnotation ponctuelle, la dénnotation linéaire et la dénnotation synthétique. Les deux premiers types n'ont rien de tropique , mais ils éclairent par contraste la dénnotation synthétique, qui est spécifique des tropes métonymiques et métaphoriques.

1) Dénnotation ponctuelle.

«Le premier degré dénotatif est celui de la dénnotation ponctuelle qui instaure une identité stricte entre un objet de référence et sa dénomination: nos deux occurrences ne sortent pas de l'objet "pape" n'étant définie que par lui seul. La dénnotation ponctuelle présente deux traits définitoires:

- Elle est analytique En (1) et en (2), Y est compris dans la définition de X.

- Elle est symétrique, puisque les énoncés sont réversibles:

Identité

(1) Le pape est le pape: <=>

(2) Le pape est le chef des catholiques: <=>.

Néanmoins, la dénotation ponctuelle se subdivise en deux degrés:

- Celui de la tautologie, dans laquelle la dénotation n'apporte aucune information sur l'objet (Cas de (1)).
- Celui de la description définie (selon la terminologie de Russell), qui est fortement informative quant à l'objet. (Cas de (2)). p 35-36.

2) Dénotation linéaire, champ de l'hyponymie et de l'hyperonymie.

«La dénotation linéaire établit une identité partielle entre un objet de référence et sa dénomination. (...) Nous sommes ici en présence de ce qu'on appelle communément l'hypo-hyperonymie, celle-ci se définissant par les deux caractéristiques suivantes:

- Elle forme une définition analytique dans la mesure où elle est incluse logiquement dans son objet de référence: Le référent "pape" comprend dans sa définition les traits 'être animé', homme, 'évêque', 'prêtre'.
- Contrairement au cas précédent, nous découvrons une dénotation analytique a-symétrique, puisqu'elle n'est plus réversible (...) Son statut n'est plus celui de l'identité, mais celui de l'inclusion logique. (...) Si la dénotation linéaire ne brise jamais l'intégralité de l'objet, chacune des polarités dénotatives y présente un point de vue distinct sur celui-ci, bien qu'elles soient toujours vraies individuellement de lui. Ces points de vue ne sont pas aléatoires, mais ils émanent d'une analyse des objets de référence à la fois intrinsèque (On ne sort pas du référent), systématique (on dégage toutes les variables dénotatives possibles du référent) et hiérarchisée (En rien anarchiques, ces variables sont ordonnées par emboîtements). Bref, la dénotation linéaire trouve son principe dans l'usage référentiel de classes sémantiques, non pas imposées par le monde, mais organisatrices du monde à partir d'un travail de catégorisation intra-linguistique.».

3) Dénotation tropique : la dénotation synthétique.

«La dénotation synthétique consiste en l'application à un objet d'un pôle référentiel qui lui est étranger. Alors que la dénotation ponctuelle fonctionnait sous le statut de l'égalité (=) et la dénotation linéaire sous celui de l'inclusion (c), la dénotation synthétique provient d'une relation de contradiction (≠) entre le référent et la polarité dénotative qui le vise.

Avec la dénotation synthétique commence le vaste univers des tropes qui se définissent comme des anomalies dénotatives dues à des amalgames entre notions hétérogènes. Mais l'analyse attentive des occurrences nous révèle déjà deux grands types de dénotations synthétiques ou tropiques: les unes se développent dans un même ensemble référentiel, les autres génèrent des jonctions entre les domaines référentiels les plus hétéroclites. Lorsqu'on traite le pape de "chaussette rouge" (8) et qu'on l'identifie à "Rome" (10), on se contente d'opérer des transferts référentiels à l'intérieur du champ dénotatif de celui-ci, qui porte effectivement des chaussettes rouges et qui habite Rome. Par contre, quand on voit dans le pape un "moufti" (12), un "lion" (13) ou un "phare"

(14), les polarités sollicitées n'appartiennent pas du tout au même domaine thématique, ce qui rend ces assimilations d'autant plus saisissantes. Avec les transferts référentiels internes au champ dénotatif, on entre dans le cadre de la métonymie. Quant aux jonctions entre champs, elles engendrent la structure de la métaphore.

(8) Le pape est une chaussette rouge.

(10) Le pape est Rome

(12) Le pape est un moufti

(13) Le pape est un lion

(14) Le pape est un phare.» p. 38-39.

Ainsi on voit se dessiner différents champs autour d'une unité lexicale comme "pape". Un premier champ comporte les unités permettant la construction de la dénotation ponctuelle et linéaire (homme, évêque, prêtre..). Je propose de le considérer comme le champ de l'isotopie, dans la continuité de Greimas et de F. Rastier.

Le deuxième champ contient les unités permettant la construction de la dénotation synthétique dont relève la métonymie (Rome, chaussettes rouges). C'est le champ de la cotopie, lieu de la métonymie.¹

Au-delà de la cotopie, il n'y a plus de champ structuré, même pour une dénotation synthétique. La seule relation tropique qui puisse être construite à ce niveau est un rapprochement entre deux champs isotopiques et/ou cotopiques distincts. La relation sera allotopique et définira le processus de la métaphore.

Ainsi la métonymie repose sur une "disjonction dénotative" entre deux unités distinctes d'une cotopie présentées comme équivalentes (le pape et Rome), et la métaphore repose sur une "disjonction dénotative" entre deux unités distinctes en relation d'allotopie (Le pape et le phare (vocabulaire de la marine.)) Dans les deux cas, nous avons une incompatibilité sémantique entre les deux unités, qui est la marque même du "conflit conceptuel" spécifique du trope.

¹ Pour désigner le premier et le deuxième champ, nous préférons la dénomination : isotopie et cotopie à celle qui est finalement proposée par M. Bonhomme de cotopie sémantique pour le champ de la dénotation linéaire et de cotopie sémiotique pour le champ de la dénotation synthétique.

La cotopie "comprend des catégories notionnelles primitives (Pape, Rome) et des relations contiguës inhérentes, soit de positionnement circonstanciel (spatio-temporel: être sur, pendant), soit actanciennes (faire), le rapport catégories notionnelles- relations contiguës instaurant plusieurs pôles fonctionnels- que l'on peut d'ores et déjà nommer cas logiques- à l'intérieur de ces ensembles(...). Elle revêt l'aspect d'un pré-construit syntagmatique, virtuel, mais prédéterminant déjà l'espace discursif, avec ses polarités et ses relations fondamentales" p. 47.

Une métonymie est un effet discursif actualisé issu d'une relation "mis à la place de" entre une unité centrale d'une iso- et cotopie et un élément quelconque de sa cotopie. Elle se définit "par ses transferts cotopiques entre le niveau syntagmatique profond et le niveau actualisé du langage" p 56.

«La métaphore se définit comme une dénotation synthétique fondée sur la rupture cotopique - ou sur la jonction allotopique- source de fortes incompatibilités dans le pôle tropique. (...) (Elle) se manifeste comme un trope transitif reliant une quantité de cotopies grâce à son opérateur que l'on peut qualifier d'opérateur ESSE et qui établit les équivalences les plus inattendues entre les cotopies les plus diverses. Quand la puissance de la métonymie est freinée par le cadre cotopique, celle de la métaphore est infinie, du fait que les circuits allotopiques sont inépuisables.» p 50.

La métaphore, qui présuppose les limites des champs de l'isotopie et de la cotopie pour les transgresser, a bien potentiellement une "puissance infinie", mais les études de nombreux auteurs montrent que ce qui est sémantiquement pertinent dans une métaphore, ce n'est pas une relation de similarité avec un objet pour lui-même, mais avec une unité de langue qui possède une valeur emblématique codée dans la culture des interlocuteurs. C'est ce qui fait dire à Ralph Bisschops "qu'une métaphore a toujours un précédent" (p 18).

Il faut distinguer ici compétence et performance : si la métaphore ouvre bien potentiellement (au niveau de la compétence) le champ illimité des ruptures allotopiques, son emploi (au niveau de la performance) respecte une code culturel non dit mais indispensable pour que l'interprétation reste, pour

le locuteur, dans des limites prévisibles. Cette question sera développée en 2.2.

CONCLUSION

Il nous a fallu consacrer un long développement à la réalité discursive de la métaphore et de la métonymie pour montrer que ces deux tropes reposent sur des mécanismes fondamentaux du langage. L'épaisseur de la figure se situe tout entière entre ces mécanismes sous-jacents et l'actualisation de la construction tropique.

La métonymie correspond, sur le plan structural, à une projection sur l'axe paradigmatique d'un rapport de contiguïté dans le cadre d'une cotopie. Dans la métaphore, on observe une projection sur l'axe syntagmatique d'un rapport de similarité entre deux domaines isotopiques ou cotopiques distincts (relation allotopique). Chacune de ces opérations a pour effet un raccourci sémantique qui est à l'origine d'un conflit conceptuel avec le contexte.

Nous allons voir maintenant comment le lexique s'enrichit de métonymies et de métaphores figées.

2. MÉTONYMIE ET MÉTAPHORE DANS LE LEXIQUE

Métonymies et métaphores figées constituent des unités lexicales conventionalisées, qui ont reçu de la rhétorique le nom de catachrèse.

Pour M. Bonhomme, la catachrèse est le résultat d'un processus de figement qui va du discours au lexique. « Cette classification repose en outre sur une chronologie: la métonymie est d'abord- et surtout- figure, c'est-à-dire trope d'invention; elle se fige ensuite en catachrèse. Il conviendra donc, si l'on veut analyser la totalité du mécanisme métonymique, de l'implanter sur une linguistique qui reconnaisse les deux niveaux structurant le langage: d'une part le niveau abstrait, passif et collectif de la

langue, d'autre part le niveau effectif, actif et individuel du discours.» (p 27-28.)

Je n'attacherai pas, pour ma part, autant d'importance à la chronologie : il est possible que, à côté des créations métonymiques d'auteurs tout à fait originales, il y ait aussi des processus réguliers de créations de catachrèses, comme les dénominations de vins ou de fromages par un homonyme de la dénomination du terroir par exemple. Ce qui compte, c'est que, dans tous les cas, les opérations sous-jacentes décrites dans le premier chapitre soient à l'oeuvre, le figement n'étant que le résultat de l'adoption du terme par une communauté de locuteurs.

2.1. MÉTONYMIE ET LEXIQUE

Nous devons nous attendre à retrouver des sous-classes de métonymies lexicalisées comparables aux sous-classes de métonymies vivantes. Pour le montrer, nous reprendrons la classification des métonymies simples proposée par M. Bonhomme (1987).

«Nous avons isolé deux types de métonymies strictes. Celles-ci reposent sur deux grands types génériques de relations contiguës, qu'elles perturbent et qui se définissent par leur puissance croissante, à savoir :

+ Les relations statives, répondant à la formule N1 ETRE CIRC N2, instauratrices d'une séquence co-référentielle non puissante, peu étendue et faiblement orientée (si ce n'est envers le pivot référentiel). Principe élémentaire de toute contiguïté, ces relations dérégées, nous donnent les métonymies situatives, à fonction surtout descriptive et présentative (ex: Nous voici dans ce petit rez-de-chaussée).

+ Les relations dynamiques ou transformationnelles que nous symboliserons en N1 ACT N2 (CIRC N3). Impulsant la contiguïté statique de base, elles génèrent une séquence co-référentielle puissante, relativement développée et orientée. Leur perturbation sous-tendra les métonymies actanciennes. (Il lisait Balzac.)» p 59.

Nous aurons en effet des exemples de catachrèses se fondant sur ces deux types de relations :

- la *verveine* désigne une plante, puis la partie de la plante utilisée en tisane ; cet exemple relève du processus de la

- métonymie situative et on pourrait la désigner comme "catachrèse métonymique situative" ;
- une *addition*, qui désigne un calcul, puis son résultat (l'addition que l'on apporte au client), relève du processus de la métonymie actancielle et on pourrait la désigner comme "catachrèse métonymique actancielle".

Mais cette définition pose un problème car il existe également des processus de créativité lexicale par suffixation qui reposent sur le processus actanciel et il faudrait le savoir si nous leur donnerons le même statut de catachrèse métonymique qu'aux phénomènes de dérivation impropre dont nous venons de voir des exemples. Pour répondre à cette question il nous faut revenir à la définition de la métonymie vive.

M. Bonhomme a défini la métonymie comme "un transfert en vue d'un discours et d'une dénotation obliques des catégories à la fois syntagmatiques et sous-jacentes d'une cotopie". Nous allons reprendre point par point les éléments de la définition, en commençant par "les catégories syntagmatiques sous-jacentes d'une cotopie", puis nous évoquerons le problème de l'opposition langue / discours, et enfin, nous verrons quelle est la pertinence de la notion de "dénotation oblique ou recentrage dénotatif".

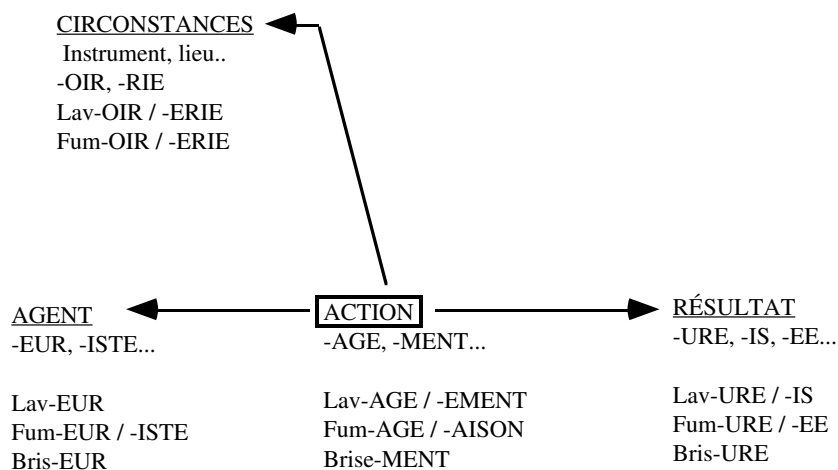
2.1.1. La lexicalisation métonymique

Selon Marc Bonhomme, une cotopie peut engendrer toutes les formes de créativité lexicale, qu'il s'agisse de dérivation suffixale, de dérivation sans marque (dite aussi dérivation impropre) ou de composition. Nous donnerons ici les exemples de dérivation suffixale qu'il propose dans le cadre de la cotopie actancielle et de la cotopie variationnelle :

«Une langue comme le français dispose de procédés directement adaptés à l'élaboration du vocabulaire, sans passer par le niveau phrastique. Ils relèvent en gros de la néologie dite "propre" qui influe sur l'état lexical brut des mots par des moyens étrangers à la discursivité, tels que l'adjonction de suffixes ou d'affixes à divers étymons (...). La dérivation

C.CORTÈS - Métonymie et métaphore

suffixale est capable de produire du vocabulaire cotopique par des matrices d'une grande précision. Elle possède une riche organisation dérivationnelle dans le sous-domaine de la cotopie actancielle, grâce à un jeu de suffixes aptes à stabiliser lexicalement les multiples échanges Agent - Circonstances - Action - Résultat, échanges compliqués que représente partiellement le tableau suivant, limité aux seules dérivations à partir de l'étymon d'action :



Moins développée et reposant sur des relations d'ordre extensif, la suffixation cotopique variationnelle utilise des procédés tout aussi connus, qui génèrent tantôt du contenant sur son contenu (chêne-->chênaie) tantôt du contenu sur son contenant (cuillère-->cuillerée)» p 266-267.

Comme on le voit, la dérivation suffixale permet de baliser des cotopies actanciennes avec une régularité parfaitement reproductible ; "lavis" ou "fumée" jouent ici un rôle comparable à celui de la métonymie résultative du "feu continu" qui sert à désigner l'instrument qui le produit : le poêle. Toutefois, s'il y a entre dérivation propre (suffixale) et dérivation impropre un élément commun, à savoir la présence sous-jacente d'un champ actanciel, la métonymie procède par substitution du résultat à l'instrument, ce qui n'est pas le cas avec les dérivés, qui ont une place bien distinctive dans le système de la langue et qui constituent des classes paradigmatiques relativement étanches. Et surtout, nous avons affaire à deux champs actanciels de

natures différentes : la dérivation suffixale se fonde sur les cas syntaxiques et la métonymie sur les pré-construits syntagmatiques spécifiques des tropes. Marc Bonhomme met en garde contre une éventuelle confusion entre les deux :

«Il importe de souligner que la métonymie ne concerne pas directement:
-les cas syntaxiques sous-jacents ou superficiels de la phrase, toujours associés à la prédication verbale et conjoncturels, dans la mesure où ils se contentent de concourir à la cohabitation grammaticale fortuite des termes les plus variés, cotopiques ou non
- mais les cas logiques profonds qui sont, comme on l'a vu, les pré-construits syntagmatiques, naturo-culturels et intrinsèques, nécessaires à tout univers discursif cohérent.» p 59.

Rappelons que ces préconstruits sous-jacents à la construction tropique sont le lieu d'une disjonction dénotative qui n'existe pas dans la dérivation suffixale. La dérivation impropre met en jeu une forme de dénotation synthétique, alors que la dérivation suffixale met en jeu une forme de dénotation linéaire.

La dérivation suffixale relève d'une isoptopie et est générée par des mécanismes syntaxico-sémantiques réguliers, alors que la néologie métonymique met en oeuvre, dans le cadre d'une cotopie, des schémas discursifs propres à une syntagmatique naturo-culturelle du discours, comme, par exemple, la contiguïté de l'actance (le guet a désigné l'action de guetter, avant de désigner son agent, le garde qui fait le guet) ou la contiguïté de la co-présence ("métonymies situatives") sur laquelle s'implante un fonctionnement variationnel lié à une hiérarchisation synecdochique (le tabac désigne une plante, puis ses feuilles). C'est sur cette acception de la métonymie, qui met en oeuvre des schémas discursifs fondés sur un syncrétisme syntagmatique lié à une perturbation cotopique, que Marc Bonhomme fonde sa classification des phénomènes de lexicalisation métonymique. Dans le domaine lexical comme dans celui du trope, la notion de "dénotation oblique ou recentrage dénotatif" reste pertinente pour la métonymie : il y a bien toujours contradiction entre le référent et la polarité dénotative qui le vise. Le café, en tant que local où l'on consomme des boissons, ne saurait être défini de

façon satisfaisante par référence à la graine de café, de même que le champagne ne saurait être entièrement défini par référence avec la région champenoise : la lexicalisation métonymique consiste à fixer un type de schéma discursif dans le champ cotopique, sans la connaissance duquel tout effort de définition serait vain.

Considérant comme graduel le passage de la métonymie vive en discours à la métonymie morte, figée en langue (exemples a, b, c), Marc Bonhomme donne de la catachrèse la définition suivante :

- «a) Je lis Racine (= l'œuvre de R) métonymie vive +++
 - b) J'ai acheté une Citroën (= voiture fabriquée par la firme C) métonymie vive +/-
 - c) J'ai changé les cardans(= les suspensions inventées par M. Cardan). métonymie morte ou catachrèse.
- En c, la métonymie n'a plus rien de métonymique, sauf si l'on regarde sa genèse dans une perspective diachronique. (...) Avec un tel aplatissement de son volume figural, la métonymie est devenue métonymie morte ou catachrèse, sa plurivocité s'étant muée en bi-univocité sur le plan du rapport signifiant-signifié, c'est-à-dire en une nouvelle unité du vocabulaire français». p. 260.

M. Bonhomme définit la néologie métonymique comme "toute opération de dérivation cotopique basée sur les translations discursives et sémantico-référentielles." Ce sont ces propriétés de la métonymie lexicalisée qui expliquent l'une de ses caractéristiques les plus étonnantes : l'oubli de la relation métonymique sous-jacente accompagne fréquemment la lexicalisation, comme l'atteste par exemple le célèbre exemple du bureau déjà analysé par M. Le Guern. Le terme "bureau" vient de l'étoffe de laine que les moines posaient sur leur table pour travailler. On a donc au départ une métonymie variationnelle de type synecdochique, que l'on peut certes retrouver dans un dictionnaire étymologique, mais dont le locuteur n'a aucune conscience en synchronie. De cet oubli programmé dans la lexicalisation métonymique, Marc Bonhomme donne l'explication suivante :

«Seulement co-présentes dans un même cotopie sans s'entrecouper au niveau relationnel, les acceptions standard et tropiques présupposées par le terme métonymique n'ont qu'un lien conjoncturel entre elles, celui de la contiguïté. Ce lien est très fort en saisie synchronique, à tel point que le sens initial reste dans l'utilisation déviante du terme. Par contre, dès que l'oubli diachronique se manifeste, entraînant la déperdition de cette relation de contiguïté, toute rémanence du sens initial se volatilise. Du moment où le rapport entre le Bureau-tapis de table et le trope Bureau/table n'a plus été perçu, le bureau a totalement échappé à son extraction textile» p 263.

Ce phénomène montre a contrario que la lexicalisation métonymique se fonde sur le schéma discursif du trope actualisé, puisque la figure se perd avec son épaisseur discursive. Il y a donc bien lieu de donner, à la fois sur le plan empirique et sur le plan théorique, une place à part à la lexicalisation tropique en général et métonymique en particulier.

2.1.2. Exemples de métonymies lexicalisées

Marc Bonhomme considère que la métonymie est l'un des principaux facteurs d'intégration des noms propres (toponymes et anthroponymes) dans le lexique. On trouve notamment ce type de dérivés impropres dans des séries catachrétiques des produits d'un terroir, avec :

- les tissus (le tulle, le madras, le cachemire, le tweed, le jersey, le vichy...)
- les porcelaines (sèvres, saxe)
- les vins (bordeaux, bourgogne, beaujolais...)
- les fromages (le brie, le coulommiers, le murol, le saint-nectaire...)

Il s'agit de métonymies individualisantes, liées à un type de produit unique et bien délimité.

A ce premier grand type de lexicalisation métonymique ("externe" parce qu'elle intègre au lexique des unités qui lui sont extérieures, les noms propres), Marc Bonhomme oppose les lexicalisations métonymiques internes, véritables néologies sémantiques à partir d'un étymon déjà existant. Il distingue les dérivations actanciennes et les dérivations variationnelles comme facteurs de création de la polysémie. Les dérivations

actanciennes se fondent sur des schémas de métonymies actanciennes et les dérivations variationnelles sur des schémas synecdochiques.

Exemples de lexicalisations métonymiques actanciennes :

- transfert très fréquent de l'action sur le résultat : *définition* désigne, par exemple, aussi bien l'action que le résultat. Il existe de très nombreux exemples de ce phénomène à partir des dérivés déverbatifs en *-ion*, *-age* et *-ment*.
- transfert de l'instrument sur l'agent : *masque* qui finit par désigner la personne qui porte un masque.
- on peut avoir aussi une série de transferts métonymiques successifs comme pour la *chasse*, qui désigne l'action de chasser, le résultat (le gibier), les chasseurs et enfin le lieu de l'action.

Cela montre que l'ensemble des schémas actanciels discursifs tropiques peuvent être mobilisés pour créer des dénominations en fonction des besoins de la langue. Les noms d'action semblent définir des cadres cotopiques très productifs pour la métonymie en général et pour la métonymie lexicalisée en particulier.

Exemples de lexicalisations métonymiques variationnelles :

Dans le domaine de la faune et de la flore, on observe une dérivation focalisante Tout -> Partie, avec un transfert polysémique de l'animal ou de la plante à sa partie manufacturable ou consommable :

- faune :
 - la baleine désigne l'animal ou son fanon,
 - le blaireau désigne l'animal ou le pinceau fait de poils de blaireau,
 - l'hermine, le vison ou la marmotte désignent l'animal ou sa fourrure,
 - le porc, l'agneau, le boeuf désignent l'animal ou sa viande,
 - le serpent, l'agneau ou la vachette désignent l'animal ou sa peau...
- flore :

- le thé, la menthe ou la verveine désignent la plante ou les feuilles utilisées pour des infusions,
- le pin, la lavande ou la rose désignent la plante ou son essence utilisée en parfumerie,
- le thym, le laurier-sauce, le cerfeuil, la ciboulette ou le basilic désignent la plante ou sa partie aromatique utilisée en cuisine.

On a le sentiment que le lexique est traversé par des séries catachrétiques, qui jouent certainement un rôle lors de la création de nouvelles unités et qui favorisent sans doute l'adoption par la langue de certains néologismes, ressentis comme réguliers.

La métonymie, comme processus de perturbation cotopique, est bien à l'origine de tout un pan de la création néologique.

Nous allons voir que, si la métaphore joue également un rôle important dans la création néologique, elle met en lumière des régularités d'une autre nature.

2.2. MÉTAPHORE ET LEXIQUE

2.2.1. La lexicalisation métaphorique

Comme pour la métonymie, la définition du mécanisme sous-jacent à la métaphore vive vaut également pour la métaphore figée : nous avons affaire à une dénotation synthétique fondée sur une jonction allotopique (cf. 1.3.). Toutefois il existe des différences fondamentales entre la lexicalisation métonymique et la lexicalisation métaphorique, comme l'ont observé M. Le Guern et M. Bonhomme.

Sur le plan formel, la métonymie change parfois de genre en se lexicalisant (le champagne (/ la), la poubelle), alors que la métaphore ne subit pas de changement de genre.

Mais "la neutralisation la plus radicale causée par la lexicalisation de la métonymie est sans nul doute la neutralisation sémantique. (...)Le sens central du mot tropique se transforme complètement dès que celui-ci se fige en une

nouvelle acception du premier degré. Et sur ce point précis, la métonymie lexicalisée s'oppose à la métaphore lexicalisée comme l'a montré Le Guern p 92» (M. Bonhomme 1987. Cf 2.1.1.).

Reprenons ici la comparaison de *bureau*, et *bras de fauteuil*. Avec *bureau*, nous avons affaire à une "catachrèse métonymique dont le sens premier (éttoffe de bure) a disparu", et avec *bras de fauteuil*, à une "dérivation métaphorique dont le sens initial transparaît encore aujourd'hui". Lors de la lexicalisation, il y a, dans les deux cas, déplacement d'un sens primitif vers un sens second. Mais dans le domaine métonymique, il peut y avoir effacement total du lien entre les deux sens, alors qu'avec la métaphore, le sens originel n'est jamais complètement perdu.

«Ainsi, métonymie et métaphore ont des comportements inverses selon qu'on les envisage en figure vive ou en trope lexicalisé. Le processus sémantique de la métaphore se déroule en majeure partie dans la synchronie de l'occurrence vive et à l'intérieur du mot tropique, avec l'éclatement du noyau sémantique dû à la jonction analogique entre deux polarités allotopiques. Pour la métonymie, les bouleversements sémantiques s'effectuent principalement dans la diachronie de sa lexicalisation, et de l'extérieur, avec la dé-contextualisation de la figure, la perte de sa discoursivité et sa conformation sémantique à sa nouvelle acception.» (M. Bonhomme (1987) p. 264).

Nous allons étudier quelques exemples de métaphores lexicalisées. Nous prendrons tout d'abord des exemples de métaphores nominales lexicalisées puis nous nous intéresserons aux métaphores filées conventionnelles et nous verrons que ce cadre conventionnel représente pour la métaphore ce que le cadre cotopique représentait pour la métonymie.

2.2.2. Exemples de métaphores lexicalisées

Nous commencerons par étudier quelques exemples représentatifs de métaphores nominales lexicalisées, avant de consacrer des développements plus larges aux métaphores filées lexicalisées, qui ont donné lieu à de très nombreuses publications, car elles semblent révélatrices de régularités tangibles dans le domaine cognitif.

2.2.2.1. *Métaphores nominales lexicalisées*

Ce relevé, qui n'a aucune prétention à l'exhaustivité, nous permettra néanmoins de repérer quelques unes des relations allotopiques les plus courantes dans le vocabulaire nominal du français.

La métaphore nominale lexicalisée met en cause deux pôles allotopiques et elle a, à première vue, deux champs privilégiés :

a- celui du mot simple employé comme prédicat, le conflit conceptuel s'établissant entre les deux unités en relation de prédication, qui constituent les deux polarités allotopiques (comme lorsque l'on traite un humain de *chameau* ou de "tous les noms d'oiseau").

b- celui du mot composé construit soit sur un conflit conceptuel entre les deux termes du mot composé (exemple : *étoile de mer*), soit sur une relation allotopique entre le désignant et le désigné (exemple : *monnaie-du-pape*).

A) Mot simple.

La liste des insultes fondées sur l'attribution à l'homme de dénominations du domaine de la faune est longue. Nous n'en citerons que quelques uns et nous donnerons la définition métaphorique consignée dans le Petit Larousse ou le Grand Robert.

- *bécasse* : oiseau échassier / femme peu intelligente
- *buse* : oiseau rapace diurne / ignorant et sot.
- *butor* : oiseau échassier / homme grossier, stupide
- *chameau* : mammifère ruminant d'Asie à deux bosses grasseuses sur le dos / personne désagréable, acariâtre.

Il existe aussi quelques mots tendres issus du même domaine :

- *biche* : femelle du cerf / terme d'affection envers une femme ou une petite fille.
- *caille* : oiseau voisin de la perdrix / terme d'affection envers un enfant.

Pour certains termes la langue hésite entre plusieurs emplois : si l'on traite un homme d'*ours*, on peut faire allusion à son manque de sociabilité, à sa rudesse, mais on peut aussi voir

dans ces caractéristiques elles-mêmes un côté sympathique que l'on marquera par *ourson* ou *nounours*.

On voit à quel point ces emplois sont conventionnels et révélateurs d'une imagerie commune véhiculée par une langue. Il convient de considérer que ce n'est pas par référence à l'animal lui-même que se construit la métaphore, mais par rapport à sa valeur emblématique (cf. R. Bisschops), qui est un construit culturel. Quiconque ignore ce codage culturel est incapable d'interpréter convenablement la prédication métaphorique : *X (humain) est un ours*, par exemple.

Hors du champ de l'insulte ou de l'affection, il existe de nombreux autres emplois métaphoriques de termes qui reposent sur une inadéquation avec le désigné créant une jonction allotopique :

- *chaperon* (sorte de capuchon qui était la coiffure des deux sexes au Moyen-Age) prend une valeur métaphorique lorsqu'il désigne non plus un inanimé mais un humain (personne sérieuse ou âgée qui accompagne une jeune personne dans le monde).
- *chardon* (nom vulgaire de plusieurs plantes à feuilles et tiges épineuses) prend une valeur métaphorique lorsqu'il désigne non plus une plante mais un inanimé (ensemble de pointes de fer courbées pour empêcher d'escalader les murs ou les grilles).
- *araignée* (insecte de la classe des arachnides) prend une valeur métaphorique lorsqu'il désigne non plus un animal, mais un inanimé, soit du domaine technique (crochet de fer à plusieurs branches), soit du domaine de la pêche (filet ténu à mailles carrées).
- *cardinal* (chacun des prélats qui composent le sacré collège) prend une valeur métaphorique lorsqu'il désigne non plus un humain, mais un animal (oiseau passereau d'Amérique au plumage rouge écarlate).
- *casoar* (oiseau coureur d'Australie portant sur le crâne un casque osseux coloré) prend une valeur métaphorique lorsqu'il désigne non plus un animal, mais un inanimé (plumet rouge et blanc ornant le shako des saint-cyriens depuis 1855).

- *artère* (qui conduit le sang du coeur aux organes) prend une valeur métaphorique lorsqu'il désigne non plus un viscère, mais une voie de communication.
- *canevas* (grosse toile claire pour faire de la tapisserie) prend une valeur métaphorique lorsqu'il désigne non plus un objet concret, mais le plan d'un ouvrage littéraire.

Au-delà de la diversité des emplois métaphoriques, on peut observer quelques régularités, révélatrices de la manière dont nous catégorisons : on observe des analogies de forme (*chardon, araignée*), de couleur (*cardinal, casoar*), des analogies de fonction (*artère, canevas*). Ainsi, la métaphore nous fait pénétrer jusqu'aux ressorts les plus profonds de la catégorisation.

B) Mot composé

Le mot composé construit sur un conflit conceptuel entre deux termes en relation d'allotopie combine une double relation d'allotopie. *Étoile de mer* est le nom vulgaire de l'astérie; ce terme désigne donc un animal, qui, par définition, n'est pas une étoile ; en outre, une étoile n'est, par définition, pas dans la mer. Nous avons là une double dénotation synthétique.

Il existe aussi des cas intermédiaires, de mots composés métaphoriques fondés sur une seule relation d'allotopie : la lunaire (plante cultivée comme ornementale pour ses fleurs odorantes et ses fruits qui ont la forme de disques blancs argentés) est appelée soit *monnaie-du-pape*, soit *herbe-aux-écus* :

- avec *herbe-aux-écus*, nous avons apparemment affaire à une dénotation linéaire, puisque nous sommes bien, avec *herbe*, dans le domaine végétal. Mais il y a bien une relation allotopique entre *herbe* et *écus*.
- avec *monnaie-du-pape*, c'est de l'inadéquation entre le monde végétal désigné et le terme de *monnaie* que naît la relation allotopique.

Dans ces deux derniers exemples, le conflit conceptuel se fonde soit sur une inadéquation avec le référent, soit sur une jonction allotopique entre les deux termes du mot composé.

Notons que le mot composé métaphorique s'oppose bien au mot composé fondé sur des relations d'hypo/ hypéronymie

comme *argile à blocaux* qui désigne une boue *argileuse parsemée de blocs plus ou moins gros, arrondis et striés, et qui recouvre le fond des glaciers*. et qui repose sur une dénotation linéaire (l'argile à blocaux est bel et bien de l'argile.)

Étudions quelques exemples de métaphores lexicalisées sur les modèles présentés plus haut.

Sur le modèle *étoile de mer*, nous avons relevé des termes comme *anémone de mer* ou *ortie de mer* (noms usuels de l'actinie = animal fixé aux rochers littoraux, polype à nombreuses tentacules capturant des proies) ou *anguille de mer* (congre (poissons apodes)), *bretelle d'autoroute*, mais aussi des métaphores anthropomorphiques comme *bras de fauteuil*, *pieds de fauteuil*, *tête de lit*, *pieds de lit*.

Sur le modèle *monnaie-du-pape*, nous avons :

- *pied-de-veau* qui prend une valeur métaphorique lorsqu'il désigne une plante (arum = plante à petites fleurs unisexuées disposées en épis autour d'une spathe verdâtre).
- *tête-de-loup* qui prend une valeur métaphorique lorsqu'il désigne une brosse sphérique adaptée à un long manche, pour nettoyer les parties peu accessibles d'un local.
- *désespoir-du-peintre* qui désigne une plante aux petites fleurs si délicatement tachetées qu'elles ne peuvent être représentée de façon fidèle (saxifrage).

Là encore, les analogies de forme ou de fonction jouent un rôle essentiel. Les métaphores figées révèlent des caractéristiques récurrentes de la catégorisation linguistique liées à une perception de la forme, de l'utilisation quotidienne, des propriétés saillantes dans une situation donnée, c'est-à-dire d'une relation des locuteurs à l'objet sur laquelle se fonde la catégorisation.

L'étude des métaphores nous dévoile certains fondements de la catégorisation : les dénominations des objets sont catégorisées en fonction des interactions entre le monde et le

système conceptuel. Par les métaphores catachrétiques, la langue véhicule un système conceptuel figé.

Nous allons voir maintenant que les métaphores filées sont encore plus riches d'enseignement sur le système conceptuel d'une langue.

2.2.2.2. *Lexicalisation de métaphores filées*

Dans l'ouvrage de G. Lakoff et M. Johnson, "Les métaphores dans la vie quotidienne" (1980), les métaphores filées lexicalisées sont considérées comme révélatrices de la manière dont les locuteurs se représentent le monde qui les entoure. Lakoff et Johnson distinguent les métaphores ontologiques et d'orientations, qui correspondent à une forme fondamentale de perception du monde et qui donnent aux locuteurs une base commune leur permettant tout simplement "de raisonner et de communiquer", et les métaphores structurales qui permettent "d'utiliser un concept bien structuré et hautement défini pour en structurer un autre". (p 70) «Les métaphores structurales ne se contentent pas de trouver un fondement dans notre expérience physique et culturelle : elles influencent aussi notre expérience et nos actes.» (p 77).

Comme exemple de métaphore ontologique, nous prendrons le concept métaphorique du champ visuel et comme exemple de métaphore structurale, nous prendrons le concept métaphorique : "La discussion rationnelle, c'est la guerre".

Le champ visuel

«Nous conceptualisons notre champ visuel comme un contenant et ce que nous voyons comme étant situé à l'intérieur du champ. Le terme même de champ visuel l'indique. Cette métaphore est naturelle ; elle est due au fait que, quand nous regardons un territoire donné (la terre, la surface d'un plancher, etc.), notre champ de vision fixe à ce territoire une frontière, qui correspond à la partie que nous pouvons voir. Étant donné qu'un espace physique limité est un Contenant, et qu'il existe une corrélation entre notre champ de vision et cet espace physique, le concept métaphorique : LES CHAMPS VISUELS SONT DES CONTENANTS émerge naturellement. Ainsi, on dit normalement:

C.CORTÈS - Métonymie et métaphore

Le navire entre dans le champ de vision. Il est en vue. Je ne peux pas le voir, l'arbre est dans mon champ de vision. Il est maintenant hors de vue. C'est au milieu de mon champ de vision. Il n'y a rien en vue. Je ne peux pas avoir en vue tous les bateaux à la fois.» (p. 40)

La discussion rationnelle, c'est la guerre

«Non seulement les discussions "rationnelles", qui sont censément conformes à l'idéal de la Discussion rationnelle, sont conçues en termes de Guerre, mais elles renferment toutes, sous une forme camouflée, les tactiques "irrationnelles" et "déloyales" qu'elles sont supposées rejeter. En voici quelques exemples typiques :

Intimidation : Il est plausible de supposer que...Il est clair que... Il est évident que...

Menace : Ce serait faire une oeuvre non scientifique que de... Avancer cela nous mènerait à des conséquences erronées...

Autorité : Comme Descartes l'a montré... Hume a remarqué que (...)

Insulte : Ce travail n'a pas la rigueur nécessaire pour.. Appelons cette théorie le rationalisme «étroit». Dans une tentative de faire preuve "d'objectivité scientifique"...

Dépréciation : Ce travail ne permet pas de parvenir à une théorie formalisée. Ses résultats ne peuvent être quantifiés.

Défi à l'autorité : De peur de succomber à l'erreur positiviste...

Diversión : L'auteur présente quelques données qui méritent discussion, mais...

Marchandage : Votre position est correcte dans certaines limites...

Flatterie : Dans un article passionnant... Il soulève dans son article des problèmes très intéressants...

Ces exemples nous permettent de retracer l'histoire du concept de Discussion rationnelle depuis son origine dans le combat physique en passant par l'étape de la discussion "irrationnelle" (c'est-à-dire la discussion quotidienne). Les tactiques d'intimidation de menace, de recours à l'argument d'autorité, etc., bien que dissimulées peut-être sous des formulations plus raffinées, sont aussi présentes dans la discussion quotidienne que dans la guerre.» (p 73)

Les concepts métaphoriques structurés constituent des îlots de cohérence qui attestent de la façon dont les locuteurs appréhendent certaines situations décalées de leur expérience simple. Nous n'avons pas affaire à des ensembles de propriétés, mais à des "*gestalts*" en relation indirecte avec notre expérience.

C'est en fonction de son expérience et de ce qu'il sait de ces *gestalts* que le locuteur apprend à situer les limites de l'allotopie pour une langue donnée.

Sur la base de son expérience et de l'apprentissage de sa langue, chaque locuteur devra se réappropriier les concepts métaphoriques d'une langue, ce qui conduit Lakoff et Johnson à rejeter la notion de métaphore morte : «Elles sont vivantes dans le sens le plus fondamental du terme : ce sont des métaphores qui nous font vivre. Le fait qu'elles soient fixées par convention dans le lexique de la langue anglaise n'empêche pas qu'elles soient vivantes» p 64.

CONCLUSION

On voit que la métonymie, circonscrite au domaine de la cotopie, et la métaphore, ouverte aux vastes possibilités de l'allotopie, constituent un moyen très général de diversification du lexique, même si le locuteur n'en a plus vraiment conscience lorsque la lexicalisation est parvenue à son terme.

Née d'une syntagmatique discursive très élaborée, la métonymie se résout en unités lexicales isolées, notamment en néologies nominales, alors que la métaphore va jusqu'à la création de réseaux noms-verbess-adjectifs... qui mettent en oeuvre deux ou plusieurs champs en relation d'allotopie les uns avec les autres. Cette complémentarité des deux mécanismes accrédite encore l'idée de leur fonction fondamentale sur le plan théorique.

Une théorie ne sera capable de rendre compte des phénomènes observés que si elle met la notion de *gestalt* expérientielle au centre de son processus de catégorisation et si elle considère les propriétés des objets non pas comme inhérentes, mais comme le résultat de l'interaction avec un système conceptuel. C'est précisément le but de l'approche des modèles cognitifs de G. Lakoff que de jeter les bases d'une telle théorie.

3. LA MÉTONYMIE ET LA MÉTAPHORE COMME FONDEMENTS THÉORIQUES DE L'APPROCHE DES MODÈLES COGNITIFS DE GEORGE LAKOFF

Nous venons de voir que la métonymie et la métaphore sont des mécanismes aussi importants dans le domaine de la création lexicale que dans celui de la créativité discursive. Malgré cela, elles sont plutôt considérées comme des phénomènes marginaux par la sémantique classique ; en revanche, dans des modèles plus récents, elles prennent une place théorique de choix.

Nous allons étudier maintenant le statut de la métaphore et de la métonymie dans l'approche des modèles cognitifs de George Lakoff. Nous verrons qu'elles y occupent chacune une place assez différente et que c'est à la métonymie que Lakoff accorde finalement la meilleure part.

3.1. LA PERSPECTIVE OBJECTIVISTE VS LE RÉALISME "EXPÉRIENTIEL"

Dans son ouvrage "Women, Fire and Dangerous Things", livre 1 : "The mind beyond the machine", George Lakoff(1987) propose de traiter les problèmes de catégorisation non plus dans la perspective "objectiviste" mais dans celle du réalisme "expérientiel". Si, comme nous l'avons observé dans nos exemples de métonymies et surtout de métaphores lexicalisées, les propriétés des objets sont interactives plutôt qu'inhérentes, l'expérience corporelle et l'imagination humaines sont au centre de toute tentative de représentation théorique de la catégorisation.

Dans la perspective objectiviste, les catégories conceptuelles sont des éléments symboliques qui désignent des catégories du monde réel ou d'un monde possible. «And the world must come divided up into categories of the right kind so that symbols and symbolic structures can refer to them. "Categories of the right kind" are classical categories, categories defined by the properties common to all their members» écrit-il p. xiv de sa préface.

Des études faites dans le cadre des sciences cognitives, et notamment par des psychologues, montrent qu'il faut considérer autrement les catégories conceptuelles.

- Les structures de notre système conceptuel dépendent de notre expérience corporelle, fondée sur notre perception et sur les mouvements du corps, ainsi que de notre connaissance du monde et de la société.
- Elles dépendent également de notre imagination : elles utilisent alors "metaphor, metonymy, and mental imagery - all of which go beyond the literal mirroring, or *representation* of external reality." p xiv L'imagination n'est pas désincarnée, et les métaphores, les métonymies ou les images sont liées elles aussi à notre expérience et même à notre expérience corporelle.

L'homme parlant ne se contente pas de manipuler des symboles comme pourrait le faire une machine. Il établit des liens entre les concepts selon des modèles généraux que Lakoff et Johnson appellent des *gestalts expérientielles* .

Dans "Métaphores dans la vie quotidienne" Lakoff et Johnson (1980. Trad. fr. 1985) donnent un large aperçu des présupposés de leur théorie du réalisme expérientiel :

«Expliquer la manière dont les hommes comprennent leurs expériences exige une conception de la définition très différente de la perspective traditionnelle. La théorie expérientielle de la définition met en oeuvre une conception nouvelle de ce qui doit être défini et de ce qui permet de définir. Dans notre approche, les concepts individuels ne sont pas définis de manière isolée, mais plutôt par le rôle qu'ils jouent dans les espèces naturelles d'expérience.

Les concepts ne sont pas définis seulement par rapport à leurs propriétés inhérentes ; au contraire, ils sont définis principalement en terme de propriétés interactionnelles. Enfin, définir ne consiste pas à énoncer un ensemble déterminé de conditions nécessaires et suffisantes pour l'application d'un concept (même si cela est possible dans quelques cas particuliers, comme dans les sciences ou les disciplines techniques - et encore ce n'est pas toujours possible) ; au contraire, les concepts sont définis par des prototypes et des types de relation aux prototypes. Les concepts provenant de notre expérience ne sont pas définis de façon rigide ; ils sont ouverts. Les métaphores et les délimiteurs sont des moyens systématiques de mieux définir un concept et de changer son domaine d'application.» p. 135.

Nous allons préciser trois éléments qui se révéleront essentiels pour la structuration du modèle : les *gestalts* expérientielles, les propriétés interactionnelles et les prototypes (et les types de relations aux prototypes).

- "Les *gestalts* expérientielles représentent des organisations cohérentes de nos expériences en termes de dimensions naturelles (parties, étapes, causes etc.). Les domaines d'expérience qui sont organisés comme des *gestalts* nous semblent être des espèces naturelles d'expérience". (Métaphores dans la vie quotidienne, p. 127) La notion de *gestalt* est utilisée par Lakoff à deux niveaux de la structure du modèle linguistique : au niveau fondamental de la *gestalt* expérientielle qui permet de rendre compte des structures préconceptuelles, mais aussi au niveau de la catégorisation des unités linguistiques qui sont le reflet de ces "espèces naturelles d'expérience" et dont les propriétés se structurent également sous forme de *gestalts*.

- les relations à l'intérieur d'une *gestalt* ne se limitent pas à des conditions nécessaires et suffisantes ; elles se fondent sur l'expérience et sur la pertinence pour l'homme. Cela n'efface nullement la diversité des langues, puisque l'expérience peut être conventionalisée différemment d'une culture à une autre. Mais dans tous les cas, "nous concevons un objet en fonction d'une *gestalt* multidimensionnelle constituée de propriétés perceptives, motrices, intentionnelles, fonctionnelles". (Ibidem p 131).

"Les propriétés interactionnelles sont au tout premier rang des propriétés qui entrent dans la détermination des ressemblances de famille. (...) Ainsi les propriétés interactionnelles pertinentes pour notre compréhension des fauteuils comprendront des propriétés perceptives (la façon dont ils se présentent, comme nous sommes assis dedans, etc.), fonctionnelles (ils nous permettent de nous asseoir), motrices (ce que nous faisons de nos corps lorsque nous nous asseyons, lorsque nous nous levons et pendant que nous sommes assis) et intentionnelles (ils nous servent à nous reposer, à manger, à écrire, etc.)" (Ibidem p 132-133).

- Dans une *gestalt* structurée à l'aide de propriétés interactionnelles, aucune propriété n'est nécessaire en soi, mais elle peut l'être par rapport à des prototypes ou à des ressemblances de famille. En fonction des propriétés interactantes mises en oeuvre, on peut observer des distances plus ou moins grandes entre les unités linguistiques à l'intérieur d'un champ prototypique ou d'une famille.

Sur sa philosophie du réalisme expérientiel, George Lakoff fonde un modèle dont nous allons étudier quelques caractéristiques.

3.2. L'APPROCHE DES MODÈLES COGNITIFS DE GEORGE LAKOFF

Dans son approche des modèles cognitifs, G Lakoff se propose entre autres de rendre compte des trois aptitudes suivantes, qui sont caractéristiques de la capacité à conceptualiser :

- «- the ability to form symbolic structures that correlate with preconceptual structures in our everyday experience. Such symbolic structures are basic-level and image-schematic concepts.
- the ability to project metaphorically from structures in the physical domain to structures in abstract domains, constrained by other structural correlations between the physical and abstract domains. This accounts for our capacity to reason about abstract domains such as quantity and purpose.
- the ability to form complex concepts and general categories using image schemas as structuration devices. This allows us to construct complex event structures and taxonomies with superordinate and subordinate categories.» (Women, Fire and Dangerous Things. p 281).

Pour répondre à de telles attentes, il est nécessaire d'élaborer un modèle fondé sur deux types de mécanismes :

- des mécanismes de construction de concepts issus directement ou indirectement de l'expérience humaine et structurés en fonction de *gestalts* pluridimensionnelles ;
- des mécanismes de structuration des champs catégoriels permettant de rendre compte des relations prototypiques ou des ressemblances de famille.

Ces mécanismes pourraient être à l'origine de la structuration isotopique et cotopique dont nous avons besoin pour rendre compte de la métonymie et, par contraste, de la métaphore.

3.2.1. Mécanismes de construction des concepts

Les mécanismes de construction des concepts sont au nombre de quatre : "In the conceptual system, there are four types of cognitive models : propositional, image-schematic, metaphoric and metonymic. Propositional and image-schematic models characterize structure; metaphoric and metonymic models characterize mappings that make use of structural models" (Women, Fire and Dangerous Things. p 154).

Dans les modèles propositionnels ou fondés sur des images, la structure préconceptuelle est directement en relation avec l'expérience : ces modèles sont donc à l'origine des concepts qui nous apparaissent comme les plus naturels ; en revanche, dans les domaines où il n'y a pas de structure préconceptuelle discernable dans notre expérience, nous les créons, par exemple, par le biais de la métonymie ou de la métaphore. " Metaphor provides us with a means for comprehending domains of experience that do not have a preconceptual structure of their own. A great many of our domains of experience are like this. Comprehending experience via metaphor is one of the great imaginative triumphs of the human mind." (Women, Fire and Dangerous Things. p 303). Les modèles métaphoriques et métonymiques supposent des opérations complexes appliquées à des structures de base obtenues par un modèle propositionnel ou fondé sur des images (*image-schematic*). Nous verrons en 3.3. le détail de ces opérations.

3.2.2.Mécanismes de structuration des champs catégoriels

Les modèles cognitifs tiennent compte des travaux des psychologues Berlin, Rosch, Hunn, Mervis, B. Tversky etc. sur la catégorisation. Selon leurs travaux, une catégorie n'est pas structurée comme une taxinomie, mais elle s'organise autour d'un niveau de base à partir duquel sont construits les hyperonymes et les hyponymes. Le niveau de base est le lieu où

les locuteurs sont le mieux à même de traiter des discontinuités dans leur environnement naturel ; il est plus facile de distinguer un éléphant d'une girafe que deux sortes de girafes par exemple. On peut penser que l'on dispose à ce niveau d'une structuration préconceptuelle de l'expérience sous forme de *gestalts* et d'images, ce qui expliquerait que les termes du niveau de base sont interprétés de façon directe. Les concepts (ou symboles) du niveau de base sont construits à partir de modèles propositionnels ou de modèles fondés sur des images.

A partir de ces concepts du niveau de base sont construites des catégories linguistiques avec des termes qui entretiennent notamment des relations prototypiques ou des ressemblances de famille. Ces réseaux de relation se présentent également comme des *gestalts* structurées.

Nous avons pu définir des mécanismes de construction de concepts et des mécanismes de structuration des champs catégoriels. Nous allons voir que la métonymie et la métaphore participent de ces deux mécanismes à des degrés divers.

3.3. LE RÔLE DE LA MÉTAPHORE ET DE LA MÉTONYMIE DANS LES MODÈLES COGNITIFS DE GEORGE LAKOFF

La métonymie et la métaphore participent à la création de concepts selon des modèles cognitifs métaphoriques et métonymiques qui se fondent sur les principes suivants :

«- A metaphoric mapping involves a source domain and a target domain. The source domain is assumed to be structured by a propositional or image-schematic model. The mapping is typically partial ; it maps the structure of the ICM in the source domain onto a corresponding structure in the target domain. As we mentioned above, the source and target domains are represented structurally by container schemas, and the mapping is represented by a source-path-goal schema.

- A metonymic mapping occurs within a single conceptual domain, which is structured by an ICM. Given two elements, A and B, in the ICM, A may stand for B. The stands-for relation is represented structurally by a source-path-goal schema. If B is a category and A is a member or subcategory of B, the result is a metonymic category structure in which A is a metonymic prototype.»

Les modèles cognitifs métaphoriques et métonymiques servent à construire des concepts de façon indirecte : il s'appliquent sur des structures déjà définies par des modèles propositionnels ou fondés sur des images. Les domaines de base sont sous-tendus par un schéma hiérarchique assimilable à une relation contenant-contenu sur le plan du réalisme expérientiel, alors que les relations métaphoriques et métonymiques elles-mêmes sont sous-tendues par une relation source - cheminement - cible.

Mais cette apparente symétrie cache en fait une asymétrie fondamentale : du fait de sa fonction cotopique ("within a single conceptual domain"), la métonymie bouleverse la structure du domaine de base, alors que la métaphore opère seulement des rapprochements motivés entre des domaines distincts. La métonymie joue donc un rôle non seulement au niveau de la création de concepts, mais également au niveau de la structuration des champs catégoriels, ce qui explique qu'elle est à l'origine de nombreux effets prototypiques.

«Given the various possible category structures, prototype effects can arise in a number of ways :

- Metonymy : Given category B, where A is either a member or category of B, suppose that A metonymically stands for B. That is, it is either a social stereotype, or a typical case, or an ideal, or a submodel etc. Then A will be a best example of B.
- Radial category
- Generative category
- Graded category
- Classical category.» (Women, Fire and Dangerous Things, p. 288).

C'est précisément parce que la métonymie participe à la fois des mécanismes de création de concepts et des mécanismes de structuration des champs catégoriels que Lakoff lui attribue une place centrale dans son modèle cognitif. "Metonymy is one of the basic characteristics of cognition." (Women, Fire and Dangerous Things, p 77).

G. Lakoff cite, comme exemple de champ catégoriel structuré selon un effet métonymique, celui de la mère à laquelle est associé le stéréotype de femme au foyer. Son interprétation est la suivante : la sous-classe des mères au foyer

est utilisée à la place de la catégorie globale des mères, en fonction d'un stéréotype social selon lequel une mère ne peut nourrir son enfant que si elle reste au foyer.

Parmi les principales relations métonymiques ("mis à la place de"), qui s'établissent soit entre des catégories, soit entre une catégorie et ses éléments prototypiques, citons :

- le stéréotype social (le vieux garçon macho, le politicien malhonnête...) qui fait partie du savoir d'un locuteur sur sa société ;
- l'exemplaire typique (le moineau, le roitelet ou le rouge-gorge mis pour les oiseaux, la pomme pour les fruits...) qui joue un rôle dans notre connaissance des classes d'objets ;
- l'exemplaire idéal qui véhicule une certaine culture (un ménage réussi, un mari idéal...) ;
- le parangon (un nouveau De Gaulle, un nouvel Hiroshima, la Rolls des machines à laver...)
- un sous-modèle mis pour l'ensemble d'un modèle (les couleurs fondamentales mises pour l'ensemble des couleurs, les émotions primaires...)
- les exemples saillants (Tchernobyl mis pour une catastrophe liée à un réacteur nucléaire, un tremblement de terre mis pour une catastrophe naturelle...)

Lakoff ne voit pas d'opposition absolue entre les deux fonctions de la métonymie dans son modèle : "There is a correspondence between prototype effects and metonymically based reasoning. Such prototype effects can be accounted for by metonymic models, which are needed independently to account for what Rosch has called "reference point reasoning". Thus prototype effects are not independent of reasoning". (Women, Fire and Dangerous Things. p 152).

Comme nous l'avons vu, les modèles cognitifs métaphoriques sont sous-tendus par des gestalts qui correspondent à des espèces naturelles d'expérience.

Une métaphore part toujours d'un domaine source pour aller vers un domaine cible et entre les deux, il y a une relation la plupart du temps liée à l'expérience corporelle. Par exemple, la quantité plus grande est liée à la verticalité car, quand une

quantité augmente, la pile ou le tas devient plus haut(e). "Les concepts définissant (les métaphores) émergent de nos interactions avec les hommes et avec le monde". (Métaphore dans la vie quotidienne p 130).

Grâce à son réalisme expérientiel, qui ne néglige en rien les éventuels figements culturels, Lakoff fixe ainsi les limites théoriques de l'allotopie en donnant un fondement expérientialiste à la construction indirecte du sens par la métaphore.

Le statut théorique que donne Lakoff à la métonymie et à la métaphore n'est nullement en contradiction avec les définitions étudiées précédemment :

- la métonymie et la métaphore sont des mécanismes fondamentaux aussi bien sur le plan psychologique (qui motive les structures préconceptuelles) que sur le plan linguistique marqué par le passage du concept à la catégorie.
- la signification métonymique ou métaphorique suppose un supplément de travail inférentiel et interprétatif (cf. le sens dit figuré).
- la métaphore rapproche des concepts appartenant à des domaines différents (cf. : allotopie), alors que le lieu de la métonymie est une cotopie.

Mais la théorie des modèles cognitifs de Lakoff permet d'entrevoir une caractéristique qui n'avait pas été décelée jusqu'ici : le champ d'application de la métonymie est plus large que celui de la métaphore, puisqu'elle ne sert pas seulement de fondement à la création de concepts, mais également à la structuration de champs catégoriels; cette propriété de la métonymie est sans doute à mettre en relation avec le cadre cotopique dans lequel elle se développe et où elle crée de multiples effets prototypiques.

CONCLUSION.

Métonymie et métaphore sous-tendent aussi bien le domaine discursif que le domaine lexical : voilà réconciliés le

domaine de la créativité discursive et celui de la néologie lexicale. La rhétorique, qui avait continué d'intégrer le psychologique avec le perlocutoire, décrivait des éléments importants de la production des tropes et des figures, sans toutefois parvenir à un degré d'abstraction lui permettant de distinguer les mécanismes fondamentaux des effets particuliers. C'est la révolution cognitive, avec l'insertion des processus de catégorisation dans la réflexion linguistique qui permet d'appréhender ces phénomènes. Car il n'est pas possible de traiter la métaphore et la métonymie sur le plan linguistique, à moins de considérer que l'expérience culturelle fait partie du code.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

Bacry, Patrick: Les figures de style et autres procédés stylistiques. Collection Sujets. Belin. Paris 1992.

Bechtel, William/ Abrahamsen Adele: Le connexionnisme et l'esprit. Introduction au traitement parallèle par réseaux. Traduit de l'anglais par Joëlle Proust. Editions La découverte. Textes à l'appui/ Série Sciences Cognitives. Paris 1993.

Bonhomme, Marc: Linguistique de la métonymie. Préface de Michel Le Guern. Sciences pour la communication 16. Peter Lang. Berne. 1987.

Eco Umberto: Sémiotique et philosophie du langage. Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher. Formes Sémiotiques. PUF. Paris 1988.
Les limites de l'interprétation. Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher. Grasset. Paris 1992.

Gréciano, Gertrud: L'idiome comme icône in Rhétorique et sciences du langage. Verbum n° 1-2-3/ 1993. Presses Universitaires de Nancy. p 35-43.

Grunig, Blanche-Noëlle et Grunig, Roland: La fuite du sens. La construction du sens dans l'interlocution. Langues et apprentissage des langues. Crédif. Hatier 1985.

Jakobson, Roman: Deux aspects du langage et deux types d'aphasie. (1956) repris in Essais de linguistique générale, Paris Points Minuit, 1963. p 43-647.

C.CORTÈS - Métonymie et métaphore

- Kerbrat-Orecchioni, Catherine: La connotation. Presses Universitaires de Lyon 1977.
L'implicite. Armand Colin Paris 1986.
- Kleiber, Georges: Faut-il banaliser la métaphore? in Rhétorique et sciences du langage. Verbum n° 1-2-3/ 1993.Presses Universitaires de Nancy. p 197- 210.
- Lakoff George, Johnson Mark: Le métaphores dans la vie quotidienne. Traduit de l'américain par Michel de Fornel en collaboration avec Jean-Jacques Lecercle. Les Éditions de Minuit. Propositions. Paris 1985.
- Lakoff, George : Classifiers as a Reflection of Mind. In Colette Craig (ed). Noun Classes and categorization. Typological Studies in Language 7. John Benjamins Publishing Company. Amsterdam/ Philadelphia. 1986.
- Le Guern, Michel: Sémantique de la métaphore et de la métonymie. Collection Langue et langage. Larousse Université. Larousse. Paris 1973.
Tropes et figures chez Bernard Lamy, in Rhétorique et sciences du langage Verbum n° 1-2-3/ 1993.Presses Universitaires de Nancy. p 15-21.
- Liebert, Wolf-Andreas : Metaphernbereiche der deutschen Alltagssprache. Kognitive Linguistik und die Perspektiven einer kognitiven Lexikographie. Europäische Hochschulschriften. Peter Lang. Frankfurt am Main 1992.
- Georges Lüdi: Die Metapher als Funktion der Aktualisierung. Romanica Helvetica Vol 85. Francke Verlag. Bern 1973.
- Martin, Robert: Pour une logique du sens. PUF Linguistique nouvelle. Paris 1983.
- Milner, Jean-Claude: Introduction à une science du langage. Des Travaux. Seuil Paris 1989.
- Mounin, Georges: Introduction à la sémiotique. Le sens commun. Les Éditions de Minuit. Paris 1970.
- Normand, Claudine: Métaphore et concept. Editions Complexe. Presses Universitaires de France. Paris 1976.
- Patillon Michel: Éléments de rhétorique classique. Nathan Université. Linguistique générale. Paris 1990.

Cahier du CIEL 1994-1995

- Plantin Christian: Essais sur l'argumentation. Introduction linguistique à l'étude de la parole argumentative. Editions Kimé 1990.
- Prandi, Michele: Grammaire philosophique des tropes. Mise en forme linguistique et interprétation discursive des conflits conceptuels. Propositions. Les Editions de Minuit. Paris 1992.
- Puech, Christian: Sémiologie et histoire de théories du langage. Langages 107. Larousse. Paris. Septembre 1992.
- Reboul Olivier: La rhétorique. PUF Que sais-je? 2133. 3ème édition 1990.
- Rivara, René: Le système de la comparaison. Sur le construction du sens dans les langues naturelles. Propositions. Les Editions de Minuit. Paris 1990.
- Robrieux, Jean-Jacques: Éléments de rhétorique et d'argumentation. Dunod. Paris 1993.
- Sperber, Dan/ Wilson, Deidre: La pertinence. Communication et cognition. Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber. Propositions. Les Editions de Minuit. Paris 1989. (Première édition en anglais: 1986.)
- Tamba- Mecz, Irène: Le sens figuré. Vers une théorie de l'énonciation figurative. PUF. Linguistique nouvelle. Paris 1981.
- Todorov, Tzvetan: Théories du symbole. Points. Editions du Seuil. Paris 1977.